

Texte paru en grec dans :
l'HOMMAGE Á RITSOS aux éditions Kédros

Á PROPOS DE GRÉCITÉ

Au cours du mois de Mai 1974, alors que la dictature régnait toujours en Grèce, il me parut essentiel de témoigner en faveur de la culture et de la démocratie grecques, réduites au silence dans leur propre pays. Pour cela, je choisis la voix de Yannis Ritsos, telle qu'elle s'affirme dans le beau poème de Romiossyni, traduit en français par Grécité, poème qui était alors pratiquement inconnu du public français. Mais tout d'abord, avant de parler du spectacle proposé, quelques mots sur le poème lui-même.

Ce poème, je n'ai cessé de le lire et de le vivre pendant des années. Il émane de lui un chant qui va au-delà de sa source même, une chair qui dit la Grèce militante et exigeante, en un verbe qui, en fait, s'adresse à tous. Il éveillait en moi des sentiments d'appartenance car il est à la fois combat et plainte, fierté et détresse et qu'à travers lui s'expriment des thèmes, des figures qui n'ont cessé d'accompagner et d'enrichir le verbe grec. Car, tout en parlant d'aujourd'hui, de l'après-guerre et des déchirements de la guerre civile, Grécité parle aussi une langue, dit une histoire, chante une plainte portés par la Grèce des plages d'Homère jusqu'à celles de Sikélianos. On y devine, on y retrouve aussi bien les mélodies de Romanos que les ombres fières des acrites et de Digénis, toute une famille de cris et de défis qui font de ce poème le creuset et l'aboutissement des plus forts moments du verbe grec.

Ce que j'aimais aussi en ce poème, c'est que ses sentiments, ses convictions, cette permanence se traduisaient en images concrètes, en visions si propres à Yannis Ritsos qu'elles devenaient pour moi les symboles de son message, les blasons historiés de sa parole, dont les figures seraient prises à la plus quotidienne des réalités : une cruche, un âtre, des poutres, un puits abandonné ou tari, un pan de mur, des broussailles recouvrant la mémoire d'un lieu, des parfums tenaces, des silhouettes saisies en des moments simples et cruciaux : le repas, le silence, le sommeil, l'amitié. Telles étaient, à la lecture et la relecture du poème, les sensations que j'éprouvais et que je traduisis d'abord au sens propre en publiant en 1968 la première édition française du poème*.

Puis, peu à peu, se fit jour en moi l'idée d'aller plus loin, de faire connaître le poème autrement qu'en le traduisant, en en donnant éventuellement des lectures publiques. Il appelait pour moi un monde à édifier, à imager. Mais peut-on mettre en scène un poème ? Peut-on sans le trahir, mettre en image ses images ? Ne serait-ce pas le nier ou du moins le dépouiller de la suggestion qui lui est propre, de son pouvoir d'incantation ? Ces questions m'ont préoccupé très longtemps et elles avaient d'abord surgi au cours de quelques expériences faites pendant les années 1968 et 1969 à travers la France et notamment en Normandie. A cette époque – et pour témoigner en faveur des exilés grecs contre la dictature – j'avais présenté alors, sous le titre Voix de la Grèce, un ensemble de textes poétiques et de passages en prose (extraits d'œuvres de Ritsos, d'Elytis, de Séféris, de Vassilikos, de Frangias) pour témoigner de la culture et de la conscience grecque contemporaines. Il s'agissait de simples lectures – sans jeu d'acteurs – accompagnés d'extraits musicaux de Mikis Théodorakis. Par la suite, il m'est apparu qu'un poème tel que Grécité permettait – exigeait même – d'aller plus loin.

**GRECITE (Ed. Fata Morgana) Réédition : 1976*

D'autant que la musique de Théodorakis, qui n'était pas une simple illustration mais un monde musical à lui seul – pouvait porter le poème-spectacle pour en faire ce qu'il était en sa source profonde : un chant autant qu'un texte. Le spectacle devenait alors la présentation – aussi sobre que possible – non d'un poème ou d'une partition mais de deux chants parallèles – celui des mots, celui des notes – disant le drame et la beauté poignante du destin grec.

Une fois encore, je relus donc ce texte en cherchant avant tout à y saisir, à y écouter les voix multiples qu'il contenait. Et il m'est alors apparu qu'il contenait d'abord une voix ferme, combattante, militante, exprimant l'image mythique et héroïque de la grécité, la voix d'une histoire ancienne et contemporaine, celle de Digénis, des clephtes et des andartes. Mais on y devinait aussi une autre voix, plus secrète, plus murmurante, la voix de l'exil, de la terre dépouillée, de la Grèce spoliée et ravagée, une voix intérieure sourdant entre les éclats de la voix héroïque. Ainsi peut-on parfois, lorsqu'on écoute avec attention le bruit d'un ruisseau, y saisir plusieurs chants distincts – confondus au début mais sensibles dès qu'on tend bien l'oreille l'eau qui glisse et s'écoule, l'eau qui bruit contre un rocher, l'eau qui reflue en tourbillons. Murmures, émois, colères, refus, tout cela s'entend dans l'eau mélodieuse et tout cela s'entend aussi dans un poème lorsqu'il est riche et bouillonnant de vie. A ces deux voix contraires mais mâles, voix du monde implacable et dur, s'ajouta peu à peu une autre voix, voix de femme celle-là, une femme qui serait tour à tour Epouse, Mère, Veuve, voix explorée comme un mirologue éternel ou révoltée contre les injustices de la guerre.

Telles sont les trois voix qui parlent en ce poème et qui ont parlé sur la scène. Je dis voix et non personnages puisque nous sommes ici dans une incantation, non dans un texte dramatique. Et à ces voix, ces chants de mots se mêlent alors, comme en un chœur antique, les chants de la musique, les chants de Grécité de Théodorakis interprétés en grec par un chanteur, accompagné de deux instrumentistes. Voix et musiciens formaient un tout car tous étaient les habitants de ce poème, habitants au costume sobre – ceux d'un groupe de partisans isolés en quelque recoin des montagnes. Le décor suggérait une aloni, une aire de marbre (mais une aire de couleur sombre, alourdie par un long crépuscule) comme celle où Digénis défia Charos, et où les soldats de la grécité viennent affronter la mort.

Et peu à peu aussi, à mesure que ces voix, ces chants, ces ombres prenaient corps au sens propre du terme, des lumières apparaissaient dans le poème, des moments précis dans le temps : une veillée dans la nuit autour d'un feu mourant, une aube ou un zénith implacable et torride. Le poème devenait aussi peinture, icône puisque ces combattants ont une foi immémoriale où le Christ est vêtu d'armure, où les saints ont le visage dur de ceux qui doivent affronter l'infini.

Jacques Lacarrière, 1976